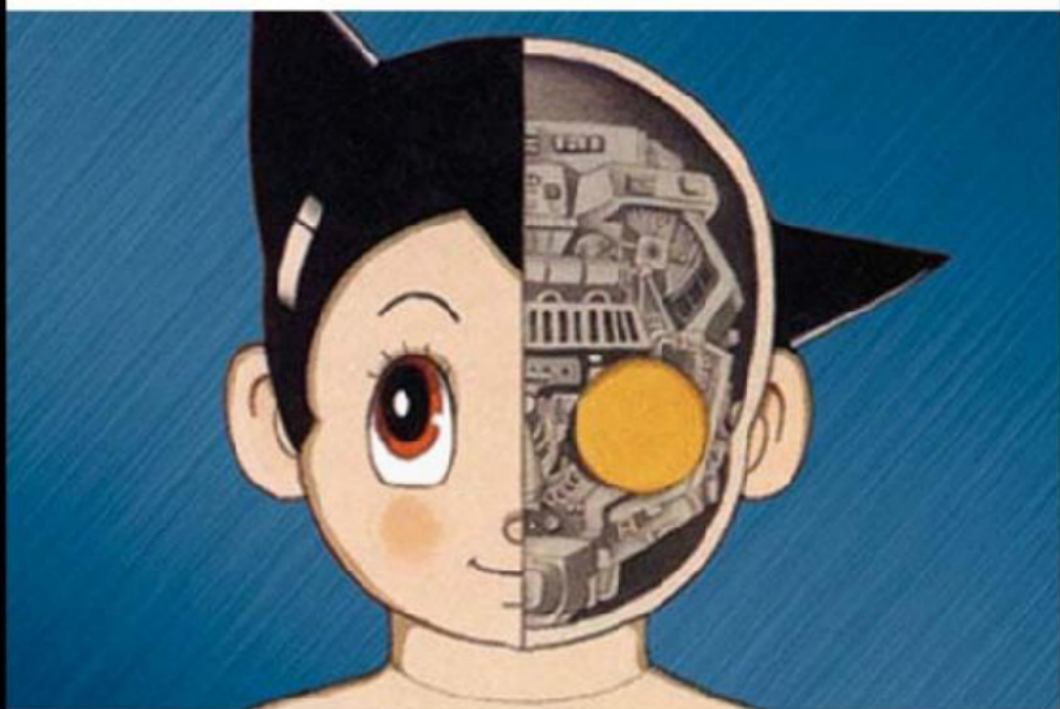
Hommes, androïdes et machines

Philip K. Dick

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

Philip K. Dick



Hommes, androïdes et machines (1976)

Philip K. Dick

L'homme, l'androïde et la machine

Man, android and the machine – 1976

Allocution rédigée pour une convention de SF
à Londres à laquelle Dick ne se rendit pas.

À l'intérieur de notre univers on trouve certaines choses terribles et glacées, auxquelles j'ai donné le nom de « machines ». Leur comportement m'effraie, surtout lorsqu'il imite si parfaitement un comportement humain que j'en arrive à avoir la désagréable impression que ces choses tentent de se faire passer pour des humains, sans en être pourtant. Je les appelle alors « androïdes », un terme que j'utilise dans un sens qui m'est propre. Pour moi, un « androïde » n'est pas une tentative réelle de création en laboratoire d'un être humain (comme dans l'excellent film télé : *The Questor Tapes*). Non, c'est simplement une chose qui a été fabriquée spécialement pour nous tromper cruellement, en nous donnant l'illusion que cette chose est des nôtres. L'appellation « fabriqué en laboratoire » n'a aucune signification pour moi : l'univers tout entier n'est qu'un vaste laboratoire, d'où sortent des entités sournoises et cruelles qui esquissent un sourire en nous tendant la main. Mais leur poignée de main est mortelle, et leur sourire est aussi glaçant qu'une tombe.

Ces créatures sont parmi nous, bien que d'un point de vue morphologique, on ne les distingue guère : entre elles et nous, on ne doit pas supposer une différence d'essence, mais une différence de comportement. J'écris constamment des histoires de SF sur ces créatures. Parfois, elles ignorent elles-mêmes qu'elles sont des androïdes. Comme Rachel Rosen, par exemple, ce sont des créatures qui peuvent être d'une grande beauté, mais auxquelles il manque toujours quelque chose. Ou bien comme pris dans *Le Bal des schizos*. Ces androïdes ont beau être sortis d'un ventre humain et pouvoir même créer d'autres androïdes — celui d'Abraham Lincoln dans le livre cité — il n'empêche qu'ils n'ont aucune chaleur humaine. Ce sont alors des entités qu'on définit cliniquement comme « schizoïdes », c'est-à-dire dépourvues de réponses émotionnelles. Je suis sûr que tout le monde sera d'accord pour dire qu'il s'agit de la même chose, et j'insiste sur le mot « chose ». Un être humain dépourvu d'empathie ou de sentiment est exactement comme un androïde conçu sans en avoir, que ce soit à dessein ou par accident. Ce que je veux dire c'est qu'il s'agit de quelqu'un qui se fiche pas mal du sort de son prochain : il en est complètement détaché, comme en spectateur, donnant raison par son indifférence à la phrase de John Donne : « Aucun homme n'est une île », mais en l'inversant : ce qui est une île mentale et morale *n'est pas un homme.*

Le changement le plus important qui bouleverse notre monde d'aujourd'hui consiste probablement en un glissement du vivant vers

la réification et, simultanément et réciproquement, en un rapprochement des objets mécaniques d'une animation. Nous ne sommes plus en mesure de recourir à de pures catégories distinctes comme le vivant et le non-vivant. Notre paradigme va suivre le modèle de mon personnage Hoppy, dans *Dr Bloodmoney*, qui est une sorte de ballon de football bardé de servomécanismes. Seule une partie de cette entité est organique, pourtant elle est tout entière vivante : elle ne provient que pour moitié d'une matrice humaine, mais le tout est en vie, dans le même univers. C'est de notre monde réel et non d'un monde fictif dont je parle quand je dis : il y aura un jour des millions d'entités hybrides chevauchant nos deux mondes. Tenter de les définir comme « hommes » distincts de « machines » ne provoquera que des casse-tête linguistiques. Ce sur quoi notre réflexion porte et portera c'est de savoir si cette entité composite (dont mon personnage Palmer Eldritch est un bon exemple) se comporte d'une manière humaine. Plusieurs de mes histoires parlent de systèmes mécaniques qui font preuve d'une certaine amabilité — par exemple les taxis ou les petits chariots roulants fabriqués par ce pauvre être humain défectueux, à la fin de *En attendant l'année dernière*. « L'homme » ou « l'être humain » sont des termes que nous devons comprendre et utiliser correctement : ils ne concernent ni l'origine ni l'ontologie, mais une manière d'être dans le monde. Si une construction mécanique interrompt le cours de son fonctionnement habituel pour vous venir en aide, alors vous lui imputerez, avec reconnaissance, un caractère humain que ne pourrait mettre à jour aucune analyse de ses transistors ou systèmes de relais. Un scientifique, cherchant à reproduire les circuits de câblage de cette machine pour déterminer l'emplacement de son humanité, ressemblerait fort à nos scientifiques zélés qui cherchent vainement l'emplacement de l'âme humaine et, incapables de trouver un organe donné à un endroit précis, préfèrent refuser d'admettre que nous avons une âme. L'âme est à l'homme ce que l'homme est à la machine : une dimension complémentaire en terme de fonctionnalité hiérarchique. De même que l'un d'entre nous peut *agir* divinement (en donnant son manteau à un étranger), une machine peut *agir* humainement lorsqu'elle interrompt son cycle programmé parce qu'elle a pris une décision.

Pourtant, il nous faut bien admettre que l'univers, aussi bienfaisant soit-il dans son ensemble (il doit bien nous tolérer et nous accepter, sans quoi nous ne serions pas là — et comme le dit Abraham Maslow, « il y a longtemps que la nature nous aurait exterminés ») — que l'univers donc comporte néanmoins des masques au rictus malfaisant

qui se dissimulent dans les brumes de la confusion, et qu'il est prêt à nous massacrer si ça lui chante.

Il faut toutefois faire attention à ne pas confondre un masque, n'importe quel masque, avec la réalité qu'il cache. Songez au masque de guerre dont Périclès recouvrait son visage : il donnait l'impression d'un faciès figé, la sinistre grimace de la guerre, sans aucune compassion — un visage sans plus rien d'authentiquement humain ou susceptible de venir en aide à son prochain. Ce qui est, bien entendu, précisément son intention. Supposons que l'on ne sache pas qu'il s'agit d'un masque ; supposez que, tandis que Périclès s'approche de vous dans le brouillard matinal, vous soyez convaincu que c'est sa véritable apparence. C'est à peu près en ces termes que j'ai décrit Palmer Eldritch dans mon roman : ce n'est pas par hasard s'il ressemble tant aux masques guerriers des Grecs de l'Attique. La fente oculaire vide, le bras et la main mécanisés et métalliques, les dents d'acier, tous ces horribles stigmates démoniaques — n'est-ce pas cela — cela même — que j'ai vu au-dessus de moi dans le ciel, un beau jour de 1963 **(1)** la description, la vision d'un masque de guerre et d'une armure, d'un dieu de bataille ? Le Dieu Vengeur en colère contre moi. Pourtant, sous la colère, sous le métal et sous le casque, il y a, comme chez Périclès, un visage d'homme. Un homme aimable et aimant.

Pendant des années, le thème de mes écrits a été « le diable au visage de métal ». Sans doute les choses ont-elles changé depuis. Ce que j'ai entrevu et qui est devenu le sujet de mon travail n'était pas réellement un visage : c'était un masque occultant un visage. Et le visage est le contraire même du masque. Ça ne fait pas de doute. On ne place pas des traits farouchement métalliques par-dessus des traits farouchement métalliques. On met un masque par-dessus la chair délicate, de la même manière que le docile sphinx tête-de-mort s'orne artistiquement d'une ocelle terrifiante. Il s'agit d'une mesure défensive, et si elle fonctionne correctement, le prédateur rentre dans son gîte en maugréant : « Je viens de voir dans le ciel la créature la plus terrifiante qui soit — une grimace horrible et des battements d'aile, des dards et du poison. » Ses proches se le tiennent pour dit. Et la magie fonctionne **(2)**

Je m'étais dit que seules les personnes mal intentionnées portent des masques effrayants, mais vous voyez bien l'emprise que le pouvoir des masques a eu sur moi, ce pouvoir effroyable, magique, *illusoire*. En somme, je me suis laissé avoir et j'ai fui. J'aimerais à présent faire amende honorable pour avoir défendu ce leurre comme quelque chose

d'authentique. Je vous ai tous tenus en haleine autour du feu de camp, les yeux grands ouverts à épier le moindre mouvement, tandis que je racontais l'histoire des monstres que j'avais rencontrés. Mon `trip » de découverte (3) s'est terminé en visions terrifiantes, que j'ai soigneusement rapportées avec moi en regagnant mon havre de sécurité. Sécurité contre quoi ? Contre ce qui, une fois le besoin de dissimulation passé, a souri en révélant son caractère inoffensif.

Or je n'ai nullement l'intention d'abandonner cette opposition entre ce que je nomme « l'humain » et ce que j'appelle « l'androïde », ce dernier étant un cruel simulacre de pacotille du précédent, à des fins les plus basses. Mais je m'étais fié aux apparences et pour distinguer ces catégories l'une de l'autre, il faut plus de subtilité. Car si un être doux et inoffensif peut se dissimuler derrière un masque de guerre terrifiant, alors il est d'autant plus probable que derrière les masques doux et inoffensifs se dissimulent de vicieux exterminateurs d'âmes. Dans un cas comme dans l'autre, l'apparence ne suffit pas : il nous faut pénétrer au cœur de l'être, au cœur du sujet.

Sans doute, tout a un but positif dans l'univers — je veux dire, tout sert aux fins de l'univers. Cela dit, certaines parties intrinsèques ou certains systèmes secondaires peuvent très bien être meurtriers. Il faut alors les considérer comme tels, sans faire attention à leur rôle au sein de la structure totale.

Le *Sefer Yetsira* ou *Livre de la création*, un écrit cabalistique d'il y a près de deux mille ans, nous indique que « Dieu érigea aussi l'un contre l'autre, le bien contre le mal, et le mal contre le bien ; le bien vient du bien, et le mal du mal ; *le bien purifie le mal, et le mal purifie le bien* ; le bien est réservé pour les bienfaisants, et le mal pour les malfaisants (4) ».

Ce qui sous-tend les deux joueurs c'est Dieu, qui n'est ni l'un ni l'autre, et les deux à la fois. Le résultat c'est que les deux joueurs sont purifiés. Telle est la conception de l'ancien monothéisme hébraïque, bien supérieur à la nôtre. Nous sommes les créatures d'un jeu dans lequel nos affinités et répugnances sont prédéterminées — non pas par la règle aveugle du hasard, mais au moyen de patients et puissants systèmes d'engrammage préétabli que nous ne soupçonnons qu'à peine. Si nous distinguions ces systèmes plus clairement, nous abolirions le jeu. Ce qui, bien sûr, ne serait dans l'intérêt de personne.

Il nous faut avoir confiance en ces tropismes, et d'ailleurs nous n'avons pas le choix — du moins pas avant que les tropismes ne se dévoilent. Ce qu'ils peuvent faire et font effectivement dans certaines circonstances. Alors, il nous est donné de voir clairement ce qui, auparavant, nous était délibérément caché.

Nous devons bien nous rendre compte que cette tromperie, cette dissimulation comme par un voile — que certains ont nommé « voile de Maya » — n'est nullement une fin en soi, comme si, de quelque manière, l'univers était pervers et prenait plaisir à nous décevoir. Non, ce qu'il nous faut accepter, une fois que nous nous rendons compte qu'il y a un voile (que les Grecs appelaient *dokos*) entre la réalité et nous, c'est que ce voile existe à des fins bienveillantes. Parménide, le philosophe présocratique, est le premier dans les annales de l'Histoire occidentale à avoir systématiquement établi que le monde n'est pas tel que nous le voyons, car *dokos*, le voile, existe. Saint Paul exprime une idée assez similaire quand il dit que nous voyons comme une réflexion au fond d'un plat en métal poli **(5)** . Il se réfère à la fameuse notion platonicienne selon laquelle nous ne voyons que des images de la réalité, des images sans doute inexactes et imparfaites auxquelles on ne peut guère se fier. J'ajouterai que cette idée de Paul complique quelque peu la fameuse métaphore de la caverne de Platon, du fait qu'il semble indiquer la possibilité que nous voyions l'univers à l'envers.

La portée incroyable d'une telle idée est pratiquement impossible à saisir, même si nous pouvons l'approcher par l'intellect. Voir l'univers à l'envers ? Qu'est-ce que ça voudrait dire ? Permettez-moi de vous proposer la possibilité suivante : nous faisons l'expérience du temps à l'envers, ou plus précisément, notre catégorie interne et subjective correspondant à l'expérience du temps (dans le sens de Kant, à savoir de notre manière d'aménager l'expérience), donc notre expérience du temps lui-même, est perpendiculaire à l'écoulement du temps — forme un angle droit avec lui. Il y a deux temps différents : le temps de notre expérience et de notre perception ou encore de notre construction d'une matrice ontologique, en tant qu'extension dans l'espace et se déplaçant vers un autre domaine — ce qui est la réalité, et l'écoulement externe du temps de l'univers se mouvant dans une autre direction perpendiculaire. Les deux temps sont également réels, mais en faisant ainsi l'expérience du temps perpendiculairement à sa direction réelle, nous nous faisons une idée complètement fausse de la succession des événements, de la causalité, de ce que sont le passé et le futur, et d'où va l'univers.

J'espère que vous vous rendez compte de la gravité d'une telle situation. Le temps est réel, autant comme expérience, au sens kantien, qu'au sens où l'entend un chercheur soviétique, le Dr Nikolai Kozyrev : le temps est une énergie ; c'est l'énergie fondamentale qui lie tous les éléments de l'univers, et dont dépend toute vie ; c'est la source et l'expression de tous les phénomènes. C'est l'énergie de chaque entéléchie et de l'entéléchie totale de l'univers lui-même.

Mais le temps, en lui-même, ne se meut pas de notre passé vers notre futur. Son axe orthogonal le mène à travers un cycle rotatoire à l'intérieur duquel on pourrait dire, par exemple, que nous « pédalons dans le vide », dans un état d'hibernation de notre espèce tout entière qui dure depuis deux mille de nos années linéaires. De toute évidence, le temps orthogonal ou réel est en rotation d'une manière semblable au temps cyclique primitif, selon lequel chaque année était considérée comme le retour de la même année, chaque nouvelle récolte la même récolte, et chaque printemps exactement le même printemps. Ce qui a détruit la capacité de percevoir le temps de cette manière, c'est que chacun, en tant qu'individu, parcourt un trop grand nombre d'années et peut constater sa propre usure, son propre manque de renouvellement chaque année, au contraire de la récolte de maïs, des bulbes de fleurs, des racines et des arbres. Il fallait bien qu'il y ait une idée du temps plus conforme que celle d'un temps simplement cyclique, c'est pourquoi, à contrecœur, l'homme en vint à concevoir le temps linéaire, le temps accumulatif, comme Bergson l'a montré. Dans ce modèle, le temps va dans un seul sens et on l'ajoute — ou il s'ajoute — à tout, dans le cours de son écoulement.

Le vrai temps orthogonal est circulaire, mais à très grande échelle, comme la Grande Année des Anciens, ou pareillement à l'idée de Dante sur l'écoulement temporel de l'éternité dans la *Divine comédie*. Au Moyen Age, certains penseurs comme Scot Erigène avaient commencé à pressentir la vraie éternité ou l'intemporalité, mais d'autres pressentaient que l'éternité était fonction de temps (l'intemporalité serait un état statique), bien que ce temps fût alors bien différent de la perception qu'on en a. On en trouve un indice dans la proposition maintes fois reprises par Paul, selon laquelle les Derniers jours du monde seraient aussi le Temps de la Restauration de Toutes Choses. Il devait certainement avoir suffisamment ressenti ce temps orthogonal pour comprendre qu'il contient en lui sur un plan simultané ou par extension simultanée, tout ce qui a été, tout comme

les microsillons d'un disque contiennent la partie de la musique qu'on a déjà entendue : ils ne disparaissent pas après le passage du diamant. Un disque vinyle est en fait une longue spirale hélicoïdale qu'on peut représenter entièrement selon la géométrie plane, dans l'espace. Bien entendu, on peut également considérer que le diamant accumule la musique dans son parcours. Des aberrations dans le fonctionnement, tels que des sauts en avant ou en arrière sont possibles, mais n'auraient aucun but téléologique. Ce seraient de simples glissements de temps comme dans mon roman *Glissement de temps sur Mars*. Cependant, s'ils se produisaient, ils revêtiraient à nos yeux, nous les observateurs ou auditeurs, une fonction précise : nous apprendrions soudain tout un tas de choses à propos de notre univers. Je suis persuadé que ces aberrations ontologico-temporelles se produisent effectivement, mais que nos cerveaux fabriquent automatiquement des systèmes de faux souvenirs afin de les recouvrir immédiatement. L'explication découle de ma prémisse : si le voile, ou *dokos*, est là pour nous tromper, c'est pour notre bien. Les révélations qui émanent de telles aberrations temporelles nuisent donc à l'illusion protectrice et doivent être oblitérées.

Dans un système qui doit générer une énorme quantité de dissimulation, il serait vain de se prononcer sur la nature même de la réalité puisque, conformément à ma prémisse, quand bien même pourrions-nous pénétrer derrière ce voile par un moyen ou par un autre, ce rêve étrange qui ressemble à un voile regagnerait sa place de lui-même, rétroactivement, dans nos perceptions et nos souvenirs. Nos rêveries respectives reprendraient leur cours, car je pense que nous sommes, comme les personnages de mon roman *Ubik*, dans un état de vie partiellement suspendue. Nous ne sommes ni morts ni vivants, mais conservés cryogéniquement, en attendant de décongeler. Pour l'exprimer en termes de rythme des saisons — termes dont la familiarité nous étonnera sans doute —, c'est l'hiver dont je parlais, l'hiver pour notre espèce, l'hiver pour ceux qui sont en état de suspension dans *Ubik*. La glace et la neige les recouvrent, la glace et la neige recouvrent notre monde en couches superposées qu'on appelle *dokos* ou Maya. Ce qui fait fondre chaque année la croûte ou la couche de glace qui recouvre le monde c'est, bien entendu, la réapparition du soleil. Ce qui fait fondre la glace et la neige qui recouvrent les personnages de *Ubik* et qui interrompt le refroidissement de leurs vies, l'entropie qu'ils ressentent, c'est la voix de M. Runciter, leur ancien employeur, qui les appelle. La voix de M. Runciter n'est autre que cette même voix que chaque bulbe, graine ou racine du sous-sol, notre sous-sol, entend pendant notre hiver. Chacun entend : « Réveillez-

vous ! Que les dormeurs s'éveillent ! »

Je vous ai donc dit qui est Runciter, et j'ai révélé quelle est notre situation et quel est le sujet véritable de *Ubik*. Ce que j'ai dit également c'est que le temps est en fait tel que le Dr Kozyrev de l'Union soviétique le conçoit, et dans *Ubik*, le temps a été anéanti. Il ne progresse plus de manière linéaire tel que nous l'éprouvons. Comme cela a eu lieu à cause de la mort des personnages, nous les lecteurs et eux, leurs fantômes, voyons le monde tel qu'il est — sans le voile de Maya, sans les brumes ténébreuses du temps linéaire. C'est cette même énergie, le Temps, dont le Dr Kozyrev suppose qu'il relie tous les phénomènes et maintient toute vie, et qui, par son *activité* même, dissimule sa réalité ontologique derrière son écoulement.

J'ai parlé de l'axe temporel orthogonal dans mon roman *Ubik* sans vraiment comprendre ce que j'étais en train de décrire, à savoir la régression de la forme des objets suivant une ligne complètement différente de celle par laquelle, dans le temps linéaire, ils avaient été conçus. Cette inversion est celle des Idées ou Archétypes platoniciens : une fusée redevient un Boeing 747, puis un biplan modèle « Jenny » de la première Guerre mondiale. Ainsi, bien qu'ayant exprimé une opinion assez spectaculaire du temps orthogonal, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse du temps orthogonal *s'inversant d'une manière antinaturelle*, c'est-à-dire, allant à rebours. Ce à quoi les personnages de *Ubik* assistent, c'est probablement au temps orthogonal se déplaçant le long de son axe normal. Si nous-mêmes voyons l'univers inversé, alors l'inversion de la forme des objets dont il est question dans *Ubik* est peut-être orientée vers la perfection. Cela impliquerait que notre monde, dans ses prolongements temporels (plutôt que selon ses prolongements dans l'espace), est comme un oignon, avec un nombre infini de couches concentriques. Si le temps linéaire semble ajouter une nouvelle couche, il se peut alors que le temps orthogonal les épluche, exposant des couches d'Être de plus en plus pures. Ce n'est pas sans rappeler la conception que Plotin se faisait de l'univers : des anneaux concentriques d'émanations, chacun possédant plus d'Être, plus de réalité, que le précédent.

À l'intérieur d'une telle ontologie, d'un tel royaume de l'Être, les personnages, comme nous-mêmes, sont dans un demi-sommeil onirique en attendant la voix qui va les réveiller. Lorsque je dis que, comme nous, ils attendent le printemps, je n'emploie pas seulement une métaphore. Le printemps signifie un mouvement de retour

thermique, l'abolition du processus d'entropie : leur vie peut s'exprimer en termes d'unités thermiques qui ont fui. C'est le printemps qui les rend à la vie — ou leur rend *la* vie, et, dans certains cas, comme pour notre espèce, cette nouvelle vie est une métamorphose. Pour nous, la période de sommeil est une période de gestation collective qui culminera en une forme de vie entièrement différente de celle que nous avons connue par le passé. De nombreuses espèces suivent ce processus cyclique. Ainsi, lors de notre hibernation, nous ne faisons pas que « pédaler dans le vide » comme on pourrait le croire. Nous ne nous contentons pas de refleurir avec les mêmes fleurs écloses chaque année. Les Anciens croyaient à tort que pour nous, comme pour le monde végétal, la même année revient. Pour nous, il y a accumulation, croissance d'une entéléchie singulière qui n'est pas parfaite ou finie — quelque chose qu'on ne peut reproduire. Tout comme une symphonie de Beethoven, chacun de nous est unique et, lorsque le long hiver touchera à sa fin, les nouvelles fleurs que nous sommes surprendront à la fois notre monde et nous-mêmes. Ce que nous ferons alors, pour beaucoup d'entre nous, c'est de mettre bas les masques que nous avons portés jusqu'ici — les masques que nous avions pris pour la réalité. Les masques qui, précisément selon leur fonction, ont réussi à tromper tout le monde. Nous avons été comme autant de Palmer Eldritch, marchant à travers les brumes glaciales et le brouillard d'un crépuscule d'hiver, mais bientôt nous émergerons de sous le masque de guerre et de fer pour révéler notre vrai visage.

C'est un visage que nous, les porteurs de masque, n'avons pas vu non plus — un visage qui nous surprendra.

Afin que la réalité absolue puisse se révéler, les catégories qui régissent notre expérience spatio-temporelle, la matrice fondamentale à travers laquelle nous éprouvons l'univers, doivent cesser de fonctionner et s'effondrer totalement. J'ai parlé de cet effondrement en termes temporels dans *Glissement de temps sur Mars* ; dans *Au bout du Labyrinthe*, il existe un nombre illimité de réalités parallèles organisées spatialement ; dans *Coulez, mes larmes, dit le policier* le monde d'un personnage envahit le monde collectif, ce qui montre bien que par « monde » nous n'entendons rien de moins ni rien de plus que l'Esprit — l'Esprit immanent — qui pense — ou plutôt rêve — le monde. Ce rêveur, comme le rêveur du *Finnegans Wake* de Joyce, remue déjà ; il va s'éveiller à la conscience. C'est dans un tel rêve que nous nous trouvons. Ces innombrables rêves sont sur le point de s'enrouler sur eux-mêmes, de disparaître en tant que rêves, d'être remplacés par le vrai paysage de la réalité du rêveur. Nous le

rejoindrons au moment où il verra une dernière fois son rêve, réalisant alors qu'il rêvait. Dans le brahmanisme, nous dirions qu'un grand cycle vient de se terminer et que Brahma remue et va se réveiller de nouveau, à moins que, de l'état de veille, il passe à celui de sommeil. Quel que soit le cas, l'univers tel que nous l'éprouvons, comme extension spatio-temporelle de son Esprit, fait preuve des dysfonctionnements typiques qui caractérisent la fin d'un cycle. On peut très bien décider de dire que « la réalité s'effondre et que tout devient chaos », ou bien, comme je l'espère plutôt, je sens que le rêve, le *dokos*, s'estompe, que Maya se dissout : je me réveille, Il se réveille : je suis le Rêveur : Nous sommes tous le Rêveur. Cela fait penser au Suresprit d'Arthur Clarke.

Chacun de nous va devoir soit affirmer soit nier la réalité qui se révèle lors de l'effondrement de nos catégories ontologiques. Lorsque vous sentez que le chaos vous entoure, que le rêve s'évanouit, que rien ne prend sa place, ou pire, que quelque chose d'horrible s'en prend à vous, vous comprenez pourquoi le concept de Jour de Colère persiste, car nombreux sont ceux qui sentent intuitivement que lorsque le *dokos* s'évapore brusquement, les choses ne se passent pas en douceur. Peut-être. Mais d'après moi, le visage qui se révélera sera souriant, puisque le printemps envoie ses rayons délicats sur les créatures plutôt que de les foudroyer de sa chaleur desséchante. Il se peut également qu'il y ait des forces néfastes qui soient révélées lors du dévoilement, mais je repense à la chute de la tyrannie politique aux États-Unis en 1974 et il me semble que dénoncer ce hideux cancer à la lumière du jour avant de l'éradiquer constitue la nature même de la valeur révélatrice de la lumière solaire **(6)**. Il se peut que nous souffrions du choc d'apprendre qu'au cours du *Nacht und Nebel*, pendant cette période de nuit et brouillard, notre liberté, nos droits, nos biens, et jusqu'à nos vies ont été mutilés, déformés, volés et détruits par de viles créatures se gobergeant dans le faux sanctuaire de San Clemente et en Floride, et dans leurs grosses villas : et pourtant le choc de cette dénonciation fut bien pire pour leurs projets que pour les nôtres. Nos projets consistent simplement à vivre conformément à la justice, la vérité et la liberté : l'ancien gouvernement de notre pays voulait vivre côte à côte avec un pouvoir cruel et des plus arrogants, tout en nous mentant impunément dans tous les médias. C'est un bon exemple du pouvoir de guérison de la lumière solaire, cette puissance capable de révéler, puis de faire flétrir la plante grossière de la tyrannie qui avait poussé au fond du cœur battant d'un peuple bon.

Ce cœur continue de battre à présent, plus fort que jamais, bien

qu'il ait été dangereusement mis à mal. Mais le cancer qui y progressait sourdement — ce cancer a disparu. Cette sombre croissance qui se cachait du soleil, de la vérité, et détruisait quiconque s'avisait de dire la vérité, témoigne du genre de choses qui peuvent fleurir au cours du long hiver de l'humanité. Mais cet hiver a commencé son déclin lors de l'équinoxe du printemps 1974.

Il m'arrive parfois de penser que c'est le Rêveur qui a fait pression sur la tyrannie, que c'est le Rêveur lui-même, qui nous a tiré de notre léthargie — qu'il nous a tiré, ici aux États-Unis, du grand sommeil de notre condition, du terrible danger qui nous menaçait.

L'un des meilleurs romans et des plus importants pour comprendre la nature de notre monde, c'est The *Lathe of Heaven* d'Ursula Le Guin, dans lequel l'univers du rêve est décrit de façon si nette et si troublante que j'hésite à y ajouter quoi que ce soit : tout y est. Je pense que ni elle ni moi n'avions lu l'étude de Charles Tart sur les rêves avant d'écrire nos romans respectifs. Je l'ai lue depuis, et j'ai lu aussi les travaux de Robert E. Ornstein, l'homme de la 'révolution du cerveau' à l'Université de Stanford, un peu au nord de là où j'habite. Selon les recherches d'Ornstein, il semblerait qu'il soit possible que nous ayons deux cerveaux entièrement séparés, plutôt qu'un cerveau divisé en deux hémisphères bilatéralement égaux - c'est-à-dire que, tandis que nous avons un seul corps, nous aurions deux esprits (je me réfère à l'article de Joseph E. Bogen : « The Other Side of the Brain : An Appositional Brain » [« De l'autre côté du cerveau : un cerveau apposé »] publié dans le recueil édité par Ornstein, intitulé *La nature de la conscience humaine*). Bogen démontre qu'ici et là dans l'histoire un chercheur a eu l'intuition de la possibilité d'un cerveau double, d'un esprit double, mais que c'est seulement grâce aux techniques modernes de cartographie cérébrale et autres études similaires qu'il a été possible de le démontrer. Par exemple, en 1763, Jérôme Gaub (7) écrivait : « [...] J'espère que vous saurez en croire Pythagore et Platon, les plus sages des anciens philosophes, qui, selon Cicéron, divisaient l'esprit en deux parties, l'une procédant de la raison, et l'autre en étant dénuée. » L'article de Bogen contient des concepts tellement fascinants que je me suis demandé pourquoi nous ne nous sommes jamais rendus compte que notre « inconscient » n'est pas du tout un inconscient, mais une autre conscience, avec laquelle nous entretenons le rapport le plus étroit. C'est cet autre Esprit ou conscience qui nous rêve la nuit, et nous sommes son public, envoûtés comme de petits-enfants par ce qu'il raconte. Et c'est pourquoi *Lathe of Heaven* est peut-être l'un des grands livres de notre civilisation, d'autant que je suis sûr

qu'Ursula Le Guin a formulé sa vision sans avoir connaissance du travail d'Ornstein ni de la théorie de Bogen. Ce qui se passe c'est qu'un des cerveaux reçoit exactement les mêmes stimuli que l'autre, au moyen des sens, mais qu'il traite différemment les informations : chaque cerveau travaille d'une façon particulière (le cerveau gauche fonctionne comme un ordinateur numérique, le droit plutôt comme un ordinateur analogique comparant des motifs). En traitant les mêmes informations, chaque cerveau peut arriver à des résultats totalement différents. Comme notre personnalité se forme dans le cerveau gauche, si le cerveau droit trouve quelque chose de vital dont nous ne sommes pas conscients à gauche, il lui faut alors communiquer cela pendant le sommeil et à travers le rêve. D'où le fait que ce Rêveur, qui se met en rapport avec nous dans l'urgence pendant la nuit, est évidemment situé, neurologiquement, dans notre cerveau droit, le non-moi. Mais au-delà (à savoir, par exemple, si le cerveau droit est, comme le croyait Bergson, un traducteur ou transformateur d'informations ultrasensorielles qui sont hors de portée du gauche), nous ne pouvons nous prononcer. Je pense toutefois que cet envoûtement collectif que constitue le *dokos* est tissé par la pluralité cérébrale de nos cerveaux droits : c'est-à-dire qu'en tant qu'espèce, nous avons tendance à demeurer entièrement à l'intérieur d'un seul cerveau, laissant l'autre responsable de faire ce qu'il doit faire pour sauver le monde. N'oubliez pas que cette protection est bilatérale, un échange entre le monde et chacun d'entre nous ; chacun d'entre nous est un trésor, à chérir et préserver, tout comme le monde et toutes les graines non écloses qu'il renferme. Les autres graines non écloses. Ainsi, à travers le tissage du voile par Kali, ou le cerveau droit de chacun d'entre nous, nous demeurons ignorants de ce dont il faut que nous restions ignorants pour le moment. Mais cette époque touche à sa fin. Cet hiver-là s'achève et, avec lui, ses terreurs, ses tyrannies et ses neiges.

La meilleure description de la formation du *dokos*/voile que j'ai lue a paru dans un article de Frederick [sic] Jameson **(8)** en mars 1975 dans *Science Fiction Studies* : « After Armageddon : Character Systems in *Dr. Bloodmoney* » [« Après Armageddon : Les systèmes des personnages dans *Dr. Bloodmoney* »], l'un de mes romans les moins connus.

Je cite :

« Tout lecteur de Dick connaît bien cette incertitude cauchemardesque, cette fluctuation de la réalité qui s'explique soit par les drogues, soit par la schizophrénie [— *J'espère que Jameson veut parler de drogues dans l'écriture et de schizophrénie dans l'écriture, pas en moi-même, mais passons.* —], soit par de nouveaux pouvoirs de science-

fiction, et grâce auxquels le monde psychique s'externalise, réapparaissant sous forme de simulacres ou de reproduction photographique ingénieuse du monde extérieur. » (p. 32).

On peut voir dans la description de Jameson quelque chose qui ressemble beaucoup à Maya, et en même temps à un hologramme. J'ai fortement l'impression que Carl Jung avait raison quant à nos inconscients : ils forment une seule et même entité, que Jung appelle « inconscient collectif ». Dans ce cas, cette entité cérébrale collective, constituée littéralement de milliards de « stations » qui transmettent et reçoivent des données, formerait un vaste réseau de communication et d'information, assez semblable au concept de noösphère formulée par Teilhard de Chardin **(9)**. Mais, en fait, cette couche dans l'atmosphère terrestre constituée de projections holographiques et informationnelles en une Gestalt unifiée et continue, dont la source est la pluralité de nos cerveaux droits, *c'est* précisément la noösphère, aussi réelle que l'ionosphère ou la biosphère. Elle constitue un vaste Esprit, immanent, doté de tels pouvoirs et d'une telle sagesse qu'il peut sembler, à chacun de nous, égal au Créateur. C'était en tout cas la vision bergsonienne du Dieu.

Il est fascinant de voir à quel point les activités des dieux troublaient les si magnifiques philosophes grecs. Ils pouvaient voir ces activités et (du moins le croyaient-ils) les dieux eux-mêmes, mais comme le dit Xénophane : « Même si un homme se risquait à donner la vérité la plus complète, il ne la connaît pas lui-même ; tout se dissimule derrière les *apparences* **(10)**

C'est une notion que les Présocratiques ont déduite de leur constat du multiple, tout en sachant pourtant *a priori* que ce qu'ils voyaient ne pouvait être réel, puisque seul l'Un existait.

« Si Dieu est toute chose, alors il est sûr que les apparences sont trompeuses ; et bien que l'observation du cosmos puisse révéler certaines généralisations et spéculations quant aux projets de Dieu, on ne peut en prendre pleinement connaissance qu'à travers un contact direct avec l'Esprit de Dieu » (Je cite le très beau livre d'Edward Hussey : *Les Présocratiques*, p. 35.) Il mentionne également deux fragments d'Héraclite : « Naissance aime se cacher » [A92 Colli ; 123 DK], et « La trame cachée est plus forte que celle manifeste » [A20 Colli ; 54 DK **(11)**].

J'aimerais vous rappeler que les Grecs ou les Hébreux ne concevaient nullement Dieu ou l'Esprit de Dieu comme étant au-dessus de l'univers, mais bien à l'intérieur : Esprit immanent ou Dieu immanent, avec l'univers visible comme corps de Dieu, de sorte que Dieu était à l'univers ce que la *psychè* [âme] est au *soma* [corps]. Mais selon leurs conjectures, Dieu n'était pas toujours la grande *psychè*, mais également *nóos*, une espèce différente d'esprit ; auquel cas l'univers ne serait pas le corps de Dieu, mais Dieu lui-même. L'univers spatio-temporel abrite Dieu, mais ne fait pas partie de son corps : Dieu est seulement un vaste champ de coordonnées ou d'énergie.

Mais supposons (et nous n'aurions pas tort) que nos esprits soient des champs d'énergie d'une certaine sorte, et que nous soyons fondamentalement des champs interactifs plutôt que des particules discrètes : alors aucun problème théorique n'empêcherait de saisir une telle interaction entre les milliards de circuits cérébraux qui émanent de la noösphère et se réorganisent encore et toujours. Cependant, si vous conservez une vision `dix-neuvième siècle » de vous-même, en tant qu'organisme fragile, un peu comme une machine faite de différentes pièces — alors, effectivement, comment fusionnerez-vous avec la noösphère ? Vous êtes une chose unique et concrète. Et la « chosité » est ce à quoi nous devons échapper dans le regard que nous portons sur nous et sur le monde. Selon nos points de vue les plus modernes, nous sommes des champs qui nous superposons — tous autant que nous sommes, animaux inclus, plantes incluses. C'est ce qui constitue l'écosphère dont nous faisons partie. Mais ce dont nous ne nous rendons pas compte c'est que les milliards d'hémisphères gauches complètement égocentriques ont bien moins tendance à se prononcer sur l'évolution du monde que ne le fait la noösphère collective : cet esprit qui relie tous nos cerveaux droits et auquel nous participons tous. C'est *lui* qui décidera, et, à mon avis, puisque cette vaste noösphère plasmique recouvre notre planète tout entière d'un voile ou d'une couche, il n'est pas impossible qu'elle puisse entrer en interaction avec les champs extérieurs d'énergie solaire et, de là, avec les champs cosmiques. Chacun de nous participe donc du cosmos — à condition d'écouter nos rêves. Et ce sont nos rêves qui nous transforment de machine en être humain à part entière. Nous ne nous pavanerons plus, bardés de fer, ni ne régnerons plus sur nos petits royaumes, mais au contraire nous nous déploierons vers l'extérieur, prenant notre envol comme un champ d'ions négatifs (telle l'entité *Ubik* de mon roman éponyme) : étant la vie et donnant la vie, mais sans jamais nous définir, car aucun nom, désormais, ne peut nous être

donné.

Tandis que nous parcourons le multiple — c'est-à-dire que nous progressons dans le temps linéaire ou bien que nous restons immobiles et que le temps linéaire progresse, peu importe le modèle —, nous recevons continuellement, en tant qu'entéléchies, des signaux, des informations — et, surtout, certains messages venant de l'univers suppriment nos inhibitions, de façon à ce que l'harmonie entre toutes les parties de l'univers soit maintenue. C'est le seul grand projet qui existe vraiment : prendre conscience que le moi, en tant qu'entéléchie représentative, ne peut se développer qu'au fur et à mesure que ces signaux prédéterminés l'atteignent, et que c'est l'univers qui régit le moment — le lieu dans le temps — où chaque signal surviendra. Une telle prise de conscience est saisissante : elle révèle le lien inviolable entre moi et mon environnement.

Une telle ordonnance existe dans les réponses entre les systèmes engrammés à l'intérieur de nous et les signaux accumulés qui amorcent ces systèmes de manière séquentielle de façon à suggérer que l'Agent qui est à l'origine de l'entéléchie, qui a engrammé puis bloqué ces systèmes, savait avec une précision absolue où ces signaux désinhibants se produiraient dans le tissu temporel : nul hasard donc — et le plus heureux accident procède simplement d'une planification infiniment ingénieuse de la part de l'univers.

Je me demande parfois comment nous en sommes arrivés à croire que notre espèce était privée des instincts que possèdent les espèces inférieures. Ce qui nous distingue des fourmis par exemple, c'est qu'un même signal les désinhibe, et détermine un même comportement : c'est comme s'il n'y avait qu'une seule fourmi, reproduite à l'infini. Mais pour nous, chacun de nous est une entéléchie propre, et chacun de nous reçoit une série unique de signaux auxquels il répond de manière propre. C'est pourtant le langage de l'univers qu'entendent les fourmis : c'est la même joie qui nous saisit.

Quant à moi, j'ai tiré la plus grande partie des sources de mon écriture de mes rêves. Dans *Coulez, mes larmes*, par exemple, le rêve impressionnant du vieux sage à cheval que fait Felix Buckman vers la fin, c'est un rêve que j'ai effectivement fait au cours de la rédaction du roman. Dans *Glissement de temps sur Mars*, j'ai intégré tant de récits de rêves que je ne peux plus les distinguer les uns des autres lorsque je

relis le roman.

Ubik aussi vient d'un rêve, ou d'une série de rêves. À mon avis, le livre contient des thèmes importants ayant trait aux points de vue sur le monde des penseurs présocratiques, que je ne connaissais pas en l'écrivant (ceux d'Empédocle par exemple). Il est fort possible que la noösphère contenait des pensées organisées sous forme de très basse énergie jusqu'à ce que nous développions les transmissions radio. Après quoi le niveau d'énergie de la noösphère a augmenté considérablement et a commencé à vivre de sa vie propre. La noösphère ne servait plus de dépôt passif d'informations humaines (les « Mers du Savoir » auxquelles croyaient les Sumériens), mais, grâce à la surtension créée par nos signaux électroniques et leur contenu super-informationnel, elle a maintenant assez de puissance pour franchir un seuil essentiel. En somme, nous avons ressuscité ce que Philon d'Alexandrie et d'autres Anciens nommaient le *Logos*. Les informations sont donc désormais en vie, bénéficiant d'un esprit collectif indépendant de nos cerveaux, si une telle théorie s'avère correcte. Non seulement cet esprit sait ce que nous savons, se souvenant aussi de tout ce qui a été su, mais, en outre, il est en mesure de trouver ses propres solutions. C'est un titanesque système d'Intelligence Artificielle [IA]. La différence serait comme entre un magnétophone qui peut « se souvenir » d'une symphonie de Beethoven qu'il a « entendue », et un magnétophone qui pourrait en créer de nouvelles. La bibliothèque céleste, ayant lu tous les livres qui existent et ont jamais existé, écrit à présent son propre livre, et c'est ce qu'on nous lit la nuit : le récit qui constitue ce grand *work in progress*.

Je dois mentionner l'excellent article de Ian Watson, dans *Science Fiction Studies*, sur le roman d'Ursula Le Guin *Lathe of Heaven*. Watson fait référence à la plus importante histoire, de loin peut-être, que la SF ait produite : la nouvelle de Fredric Brown paru dans *Astounding*, intitulée « The Waveries » [Les Ondeurs]. C'est une nouvelle à ne pas manquer : si vous ne la lisez pas, vous risquez de mourir sans avoir compris comment est né et comment s'est formé l'univers autour de vous. Les « Ondeurs » ont été attirés sur Terre par nos ondes radio : ils sont repartis sous forme de fac-similés, si semblables à nos transmissions (évoluant simultanément avec elles, à partir du SOS, etc.) que nous n'avons pas pu comprendre au début ce qui se passait. À propos de *Lathe*, Watson écrit :

« Il est probable que George (Orr) ait transformé dans son rêve une invasion hostile en invasion pacifique. Pourtant, selon toute

probabilité, les extraterrestres viennent, comme ils le disent eux-mêmes, « du temps-rêve », et toute leur culture tourne autour de ce mode de « réalité qui vient à l'existence par le rêve », et ils ont été attirés sur Terre, comme les « Ondeurs » de la nouvelle de Fredric Brown, mais par les ondes-rêve plutôt que par les ondes radio (pp. 71-72). »

Ce thème commun à l'œuvre de Le Guin et à la mienne, pourrait paraître assez effrayant. Que sont les rêves ? Ces entités d'un univers onirique proviennent-elles d'une autre étoile (Alderaban dans le roman de Le Guin) ? Les OVNI que les gens aperçoivent sont-ils des hologrammes projetés par leurs esprits inconscients, et agissants comme transformateurs ou traducteurs de ces étranges créatures de l'univers des rêves ?

Depuis près d'un an j'ai fait de nombreux rêves qui semblaient indiquer — j'insiste sur le mot « semblaient » — qu'une communication télépathique avait lieu dans ma tête. Mais après en avoir parlé avec Henry Korman, un collaborateur d'Ornstein, je crois qu'il s'agit simplement d'une conversation entre mes deux hémisphères cérébraux, un dialogue comme le *Je et Tu* de Martin Buber. Pourtant, il me semble qu'une bonne partie du matériau du rêve aille bien au-delà de ce que je suis en mesure d'inventer. Au cours d'un de ces rêves, j'ai senti qu'on me forçait à noter un principe mécanique complexe qu'on me montrait sous la forme d'un moteur rond avec deux roues jumelles tournant dans des directions opposées, de même que, dans le taoïsme, le *yin* et le *yang* forment une paire oppositionnelle (ou tout comme Empédocle voyait l'amour et le conflit comme l'interaction dialectique du monde). Mais dans mon rêve, il s'agissait d'un véritable appareil mécanique. On m'a montré un crayon et on m'a dit : « Ce principe était connu de *ton* temps. » Et comme je me précipitais pour trouver un crayon, on a ajouté : « Connu, mais fourré dans un coin et oublié. »

Il y avait un mécanisme de couplage élaboré avec une chaîne de transmission qui fonctionnait comme un arbre à came entre les deux rotors, mais je n'ai jamais pu le redessiner en me réveillant. Plus tard, j'ai cependant compris ceci : d'autres rêves m'ont révélé qu'un processus de traitement de l'eau de mer par osmose nous fournirait non seulement de l'eau pure, mais également une grande source d'énergie. Malheureusement, ils sont tombés sur le mauvais humain en me confiant ce genre de matériau, car je n'ai pas la formation

nécessaire pour le comprendre. J'ai quand même acheté pour plus de mille dollars de livres de référence pour essayer de comprendre ce qu'on m'avait montré. En fin de compte, tout ce que j'ai pu saisir, c'est que cela concernait un système bi-rotor dont le haut coefficient d'hystérèse, *a priori* désavantageux, est converti en un grand avantage. Aucun système de freinage n'est nécessaire : les deux rotors tournent constamment à une vitesse égale, et le couple de torsion est transféré par une chaîne de l'arbre à came à la butée.

Je mentionne ceci à titre d'exemple pour suggérer que soit mon inconscient a lu des articles d'ingénierie qui ont échappé à ma mémoire, à mon attention consciente et à mon intérêt, soit il existe parmi nous des gens venant d'univers-rêve, disons d'Alderaban ou de quelque autre étoile. Peut-être sont-ils en train de faire fusionner leur noösphère avec la nôtre, pour venir en aide à une planète infirme et tourmentée et qui, dans son interminable hiver de deux mille ans, ne progresse pas plus qu'un hamster dans sa roue ? S'ils apportent avec eux le printemps, alors, qui qu'ils soient, je leur souhaite la bienvenue : comme Joe Chip dans *Ubik*, je crains le froid et l'exténuation, je crains la mort par épuisement à monter un escalier infini, tandis que quelqu'un de cruel, ou tout au moins portant le masque de la cruauté, me regarde sans me venir en aide — une machine, dénuée d'empathie, et qui regarde en spectateur — c'est cette même frayeur qui hante Harlan Ellison. Le plus effrayant est sans doute que le tueur lui-même (dans *Ubik*, c'était Jory) est un personnage qui regarde, mais ne vient jamais en aide. C'est ce que j'appelle un androïde, et ce que Harlan nomme le demi-dieu malfaisant : lui et moi, nous tremblons à l'idée qu'il puisse exister. Tout ce que je peux vous dire sur les gens de l'univers-rêve, c'est que, s'ils existent, ils ne sont pas incapables d'empathie comme l'androïde, mais ils sont humains au sens le plus profond du terme. Ils sont venus au secours de notre planète, de notre écosphère polluée, et ils ont peut-être même aidé à renverser la tyrannie aux États-Unis, au Portugal, en Grèce ; et un jour ils renverseront aussi la tyrannie de l'Union soviétique. C'est à cela que je pense lorsque j'évoque l'idée du printemps : l'ouverture des portes de fer de la prison, et le pauvre prisonnier s'avançant dans les flots de clarté du soleil, comme dans le *Fidelio* de Beethoven. Ah, quel beau moment dans l'opéra, lorsqu'ils aperçoivent le soleil et en sentent les rayons chauds ! Et puis, vers la fin, la trompette de la liberté qui sonne la fin de l'emprisonnement cruel : voilà enfin les secours, qui *viennent du dehors*.

De temps en temps, des gens viennent voir les écrivains de science-

fiction et, souriant d'un air entendu, leur disent : « Je sais que ce que vous écrivez est vrai, et que c'est codé. Vous autres, les écrivains de SF, vous êtes des récepteurs pour Eux. » Naturellement, en général je demande : « Eux, qui ? » Et la réponse est toujours la même. « Vous savez bien. Là-haut. Les gens de l'espace. Ils sont arrivés et ils vous utilisent, vous et votre écriture. D'ailleurs vous le savez très bien. »

Alors je souris à mon tour et je m'en vais discrètement. Mais ça recommence. Bien que je n'aime guère le reconnaître, il est possible que (1) la télépathie existe ; (2) que l'idée d'un Programme de Détection d'une Intelligence Extra-terrestre (ceti), selon lequel nous pourrions communiquer par télépathie avec des êtres extraterrestres, est peut-être raisonnable — si toutefois des êtres extraterrestres et la télépathie existent. Sans quoi, on essaye de communiquer avec quelqu'un qui n'existe pas au moyen d'un système qui ne marche pas. Ce qui occupera bon nombre d'entre nous pendant un bon bout de temps ! — Mais d'après mes informations, un groupe d'astronomes soviétiques à la tête duquel se trouve le fameux Dr Nikolai Kozyrev qui a développé la théorie du temps-énergie dont j'ai parlé au début, déclare avoir reçu des signaux d'une Intelligence Extra-terrestre (IET) *à l'intérieur* du système solaire. Si c'est vrai (mais nos scientifiques américains disent que les Soviétiques ont détecté de vieux signaux sans intérêt provenant de nos satellites et vaisseaux spatiaux mis au rebut), admettons que ces entités IET, ou cet esprit collectif, se trouvent dans le grand plasma qui semble entourer la Terre et réagissent aux éruptions solaires et d'autres du même genre — je veux parler, bien sûr, de la noösphère. Ce serait donc à la fois une IET et une IT (intelligence terrestre) qui ressemblerait fort à ce que Le Guin a décrit dans son livre *Lathe*, ou serait semblable aux thèmes que je développe dans mes propres histoires. Ce qui rend malheureusement plus crédibles les idées de ces illuminés qui approchent tous les auteurs de science-fiction pour leur glisser à l'oreille : « Ce que vous écrivez, c'est codé... », Etc. En vérité, il se peut que nous soyons influencés, surtout pendant nos périodes de rêve, par la noösphère à laquelle nous contribuons, qui est capable d'émettre une pensée autonome, et qui est en contact avec des IET, ou un mélange des trois, ou Dieu sait quoi d'autre. Ce ne serait pas exactement le Créateur, mais ce qu'il y a de plus proche, pour nous, de l'Esprit Infini. Il est évident qu'un tel esprit serait bienveillant car, pour rappeler la remarque de Maslow, si la nature ne nous aimait pas, il y a longtemps qu'elle nous aurait éliminés ; la nature, c'est-à-dire, ici, la noösphère infinie.

Il se peut que nous autres humains, tendres et chaleureux, le regard brillant d'une pensée profonde, soyons les vraies machines. Et il se peut que les constructions objectives autour de nous, les objets naturels autour de nous, et surtout les appareils électroniques que nous fabriquons — transmetteurs et stations de relais des micro-ondes, satellites — ne soient que les déguisements de la réalité authentique et vivante, participant alors plus pleinement et d'une manière que nous ne comprenons pas, à l'Esprit absolu. Il se peut que nous voyions non seulement à travers un voile déformant, mais, de plus, à l'envers. Que la meilleure approche de la vérité serait de dire : « Tout est vivant de la même façon, libre de la même façon, sensible de la même façon, car tout n'est pas vivant, à moitié vivant, ou mort, mais plutôt, tout est *vécu comme passage* ». Les signaux radio sont amplifiés par un transmetteur, ils passent par différents composants qui les modifient et les augmentent, changent leur contour, éliminent les bruits de fond... Nous sommes des extensions, tout comme ces bras en métal articulés qui manipulent des objets radioactifs pour les chercheurs. Nous sommes les gants que Dieu enfile pour déplacer les choses ici ou là à sa guise. C'est sa manière à lui de mettre la main à la pâte de la réalité (et je suis fier de ce jeu de mots).

Nous sommes des costumes qu'Il crée, qu'Il porte et utilise, avant de les mettre au rebut. Nous sommes des armures aussi, ce qui produit des impressions fausses chez certains papillons de nuit à l'intérieur de certaines autres armures. À l'intérieur de l'armure, il y a le papillon, et à l'intérieur du papillon, il y a... un signal venant d'une autre étoile. Dans le roman que je suis en train d'écrire (ou que le Rêveur exprime à travers moi), cette étoile se nomme Albemuth. Je n'avais pas encore lu le livre de Le Guin, *Lathe of Heaven*, lorsque j'en ai eu l'idée, mais le lecteur retrouvera cette même idée selon laquelle, sans nous en rendre compte, nous ne sommes que des stations à l'intérieur d'un immense réseau.

Songez à cette méditation de Rumi, ce précepte soufi traduit par Idries Shah et que les Soufis modernes révèrent : "L'artisan est caché dans l'atelier."

Comme il est clair que, plus que quiconque, le Dr Ornstein est le grand pionnier de la découverte d'une nouvelle vision du monde, qui suppose une parité cérébrale bilatérale oubliée depuis l'époque de Pythagore et Platon, j'ai récemment pris mon courage à deux mains et je lui ai écrit. Parfois, certains de mes fans m'écrivent, d'une main

tremblante : c'est ma machine à écrire tout entière qui tremblait quand j'ai écrit cette lettre. En voici le texte, que je donne ici comme note explicative finale décrivant comment j'en suis venu à transcender les catégories de réalité et d'illusion, grâce à son aide, ce qui m'a permis de mieux comprendre définitivement ce à quoi j'avais consacré vingt années d'étude et d'effort.

« Cher Dr. Ornstein,

J'ai récemment rencontré Henry Korman et Tony Hiss (Tony était venu m'interviewer pour *The New Yorker*). J'ai eu une merveilleuse discussion à propos de soufisme avec Henry et je lui ai fait part de ma profonde admiration, mon enthousiasme quasiment fanatique, pour vos travaux pionniers sur la parité hémisphérique bilatérale du cerveau. Ayant appris qu'ils vous connaissaient, je prends le taureau par les cornes pour vous poser cette question : Que m'est-il arrivé, depuis que j'ai réussi à développer mon hémisphère droit (j'ai recours, surtout, aux vitamines à formule orthomoléculaire, et une bonne dose de méditation concentrée) ?

Ce que je veux dire, Dr Ornstein, c'est que ceci a eu lieu il y a dix mois, et que depuis dix mois, je suis une autre personne. Mais ce qui me semble le plus extraordinaire (et j'écris un livre là-dessus, mais sous forme de fiction, un roman intitulé *To Scare the Dead* [Effrayer les morts]) c'est que… — mais laissez-moi plutôt vous expliquer les choses comme dans mon roman :

Nicholas Brady, un citoyen américain ordinaire avec des valeurs et des désirs cosmopolites contemporains (argent, pouvoir et prestige), ressent soudain en lui l'éveil d'une entité qui dort depuis deux mille ans. Cette entité est un Essénien, mort en sachant qu'il obtiendrait la résurrection promise, ce dont il était convaincu puisque, tout comme d'autres individus de Qumrân, il était en possession de formules et substances secrètes, couplées avec des pratiques expérimentales, susceptibles de mener la résurrection à terme. Donc, tout à coup, notre protagoniste, Nicholas Brady, se sent devenir deux personnes : son vieux moi, avec son boulot et ses objectifs séculiers, et cet Essénien du wadi de Qumrân des années 45 de notre ère, un saint homme aux valeurs sacrées, et manifestant une aversion profonde envers le monde physique et séculier qu'il voit comme « la Cité de fer ». L'esprit de Qumrân en vient à dominer Brady, le guidant dans toute une série d'actions compliquées, jusqu'à ce qu'on comprenne clairement que d'autres Esséniens sont également en train de renaître dans le monde.

En étudiant la Bible, avec sa personnalité essénienne, Brady découvre que le Nouveau Testament est un écrit codé que sa

personnalité essénienne peut décoder. «Jésus » est en fait Zagreus-Zeus, qui prend deux formes, l'une pacifique et l'autre d'une puissance inouïe, et que ses disciples peuvent invoquer s'ils en ressentent la nécessité.

La personnalité essénienne que, pour les besoins du roman, je nomme Thomas, révèle peu à peu à Brady que la Parousie, les Derniers Jours, sont proches, et qu'il lui faut être prêt. Thomas va préparer Brady en lui rappelant sa propre divinité, par un processus qu'il appelle l'anamnèse. Il développe un rapport particulier de parité avec Brady, et recrée, comme source d'enseignement pour Brady — dont l'ignorance est sans bornes —, une entité connue sous le nom d'Erasme, qui est d'ailleurs une station dans la noösphère, cette couche désormais tellement chargée d'énergie autour de la Terre que, à condition de le savoir, il est possible de s'y relier, non seulement inconsciemment, mais également consciemment. Ce sont les « Mers du Savoir » connues dans les temps anciens et que pouvait consulter notamment la Sybille de Delphes. Mais tout ceci est faux, car Brady se rend compte qu'en fait les Esséniens vénéraient non pas Jésus, mais bien Zagreus, et, en faisant des recherches, Brady découvre que Zagreus était une forme de Dionysos. Le christianisme est donc également une forme ultérieure du culte de Dionysos, épuré sous les traits du personnage étrange et charmant d'Orphée. Tout comme Jésus, Orphée n'est réel qu'au sens où Dionysos se socialise : né ici-bas comme enfant d'une autre race, non pas humain mais d'une race de visiteurs, Zagreus a dû apprendre progressivement à modifier la « folie » qui est en lui, mais presque inactive. En somme, il est parmi nous pour nous reconstruire en tant qu'expressions de lui-même, et son *modus operandi* est de nous laisser posséder par lui — ce que recherchaient les premiers chrétiens, et qu'ils cachaient aux haïssables Romains. Dionysos-Zagreus-Orphée-Jésus a toujours été l'ennemi de la Cité de Fer, que ce soit Rome ou Washington DC. Car il est le dieu du printemps, de la vie nouvelle, des créatures petites et faibles, dieu de la liesse et de la frénésie, et de la patience à rester assis à écrire ce roman jour après jour.

Mais dans le roman, Thomas dit : 'Les Derniers Jours sont arrivés. C'est le renversement de la tyrannie que Jean, à grand renfort d'images catastrophiques, a décrit dans l'Apocalypse. Jésus-Zagreus s'empare des siens, désormais, l'un après l'autre : *il revient à la vie.*

Les Anciens considéraient que Dionysos, le dieu de la vigne, de la

végétation, des récoltes, était endormi pendant l'hiver. Ils savaient bien que, sous l'apparence d'une mort complète (et *Finnegans Wake* de James Joyce est un merveilleux exemple de cette fausse mort, puisqu'en versant accidentellement de la bière sur le corps, celui-ci revient à la vie), il était en fait en vie, bien qu'on n'ait pu s'en rendre compte. Alors — et ceux qui le connaissaient et croyaient en lui n'en étaient guère surpris —, il renaissait. Ses disciples n'en doutaient pas, et ils connaissaient le secret ('Écoutez, voici le secret sacré..., etc.'). Je veux parler ici des religions à mystère, de toutes les religions à mystères, y compris le christianisme. Notre Dieu est endormi depuis le début de ce long hiver de la culture humaine (non pas pour la durée du cycle annuel des saisons, mais depuis environ 45 ap. J.-C. à travers les siècles de l'hiver mental jusqu'à aujourd'hui). Et juste au moment où l'hiver semble tout recouvrir des neiges du désespoir et de la défaite (dans notre cas, le chaos politique, la ruine morale et économique ; l'hiver de la planète, du monde et de la civilisation), alors la vigne, noueuse et vieille et apparemment morte, explose d'une vie nouvelle, et notre Dieu renaît, non pas en dehors de nous, mais en chacun de nous. Et il ne dormait pas sous la neige déposée sur le sol, mais dans l'hémisphère droit de nos cerveaux. Nous attendions sans savoir pourquoi. Mais voilà ce que nous attendions : le printemps de notre planète, d'une manière plus profonde et plus fondamentale. Les chaînes de fer glacé sont brisées, mais par quel miracle ? Tout comme pour mon personnage, Nicholas Brady, Zagreus s'est réveillé dans mon hémisphère droit, et j'ai senti l'inondation d'une vie nouvelle, sa vigueur, sa personnalité, sa sagesse divine. Il avait horreur de l'injustice et des mensonges qu'il voyait autour de lui, et il se souvenait que « l'aimé arrive sans que les hommes ne l'entravent, là où dans la verdure ombragée/les êtres de la forêt vivent sans être vus » (Euripide). Je vous remercie, Dr Ornstein, de nous aider à faire cesser l'hiver, et de faire venir, non pas simplement le printemps, mais la vivacité de la vie du Printemps qui dormait en nous. »

Je pense réellement que la ligne de démarcation entre l'hallucination et la réalité est devenue elle-même une sorte d'hallucination, et je prends peut-être mes expériences de rêve trop au sérieux. Mais on s'intéresse beaucoup par exemple au cas de la tribu des Senoi de la péninsule malaise (après l'article de Kilton Stewart intitulé « Dream Theory in Malaya » [Théorie des rêves en Malaisie] dans le recueil de Charles T. Tart, *Altered States of Consciousness* [Autres états de la conscience]). En rêve, j'ai découvert que le nom de Jésus est un code, un néologisme, et non pas un nom de personne ; ceux qui lisaient jadis le texte, les initiés aux savoirs ésotériques (peut-

être les gens de Qumrân), lisaient Zeus et Zagreus combinés sous le nombre qui correspondait au nom de Jésus. C'est ce qu'on appelle un code de substitution. D'ordinaire, on ne prête pas attention à ce genre de rêve, pas plus qu'à n'importe quel rêve, en tant qu'entité réelle, en tant que système d'Intelligence Artificielle, fournissant par exemple des informations précises qui ne seraient pas disponibles autrement. Mais, il y a quelques jours, en parcourant un livre pour vérifier l'orthographe d'un nom, j'ai trouvé ces passages remarquablement similaires ; le premier nous est parfaitement connu, puisqu'il conclut nos écritures sacrées, le Nouveau Testament :

«... Je suis la racine et le rejeton de David, l'étoile resplendissante du matin. »
(Apocalypse de Jean, 22 :16, où Jésus se décrit lui-même.)

Et :

« De tous les arbres qui sont
Il a son troupeau, et se nourrit
racine à racine,
Le dieu-de-liesse, Dionysos, l'étoile pure
Qui brille au milieu de la cueillette
des fruits. »

(Pindare — un quatrain favori de Plutarque, vers 430 avant notre ère.)

Que sont les noms ? C'est le dieu de l'intoxication, qui prend le champignon sacré (cf. John Allegro) ou le vin, ou qui raconte une blague tellement hilarante qu'on en perd la raison en riant jusqu'aux larmes, comme dans un de ces films à gags muets. Dans la courte strophe de Pindare, on a un troupeau, des arbres, et on a de plus ces deux symboles majeurs de Jésus — correspondants à des termes que tous les initiés utilisent pour se référer à lui, des termes pourtant intérieurs : la racine et l'étoile.

Cette référence à « la racine et l'étoile » peut être considérée comme équivalente dans l'espace à l'extension temporelle de l'expression « Je suis l'Alpha et l'Oméga » [Apoc. : 22 : 13], qui fixe le début et la fin. Ainsi « racine et étoile » veut dire : je couvre tout, du monde chtonien jusqu'en haut, du monde ouranien jusqu'en bas. Mais je vois autre chose dans l'étoile, dans l'étoile éclatante du matin. Je crois que cela veut dire : « C'est le signal que le printemps est là pour l'homme, et ce signal vient d'une autre étoile. » Nous avons des amis, et ce sont des IET, et il s'agit, comme Il l'a dit, d'une étoile éclatante du matin : l'étoile de l'amour.

Notes du texte :

(1) Sur cette vision de 1963, *cf*. la note introductive à ‘Au temps de Poupée Pat’ in *Nouvelles (1963-1981)*, Denoël, Paris, 1998, p. 22-24, ou, à vos heures *perdues*, la biographie de Lawrence Sutin parue sous le titre *Invasions divines*, tr. fr. H. Collon, Denoël, Paris, 1995.

(2) Cette histoire de papillons revient plusieurs fois dans l’œuvre de Dick. l l’évoque dans un entretien publié dans *Science et fiction*, spécial Philip K.Dick, Denoël, 1986 (et également disponible sur le site www.chez.com/pkd/main.html) : ‘Dans *Méduse et Cie* [Gallimard, Paris, 1960, p. 85 *sqq*]), Roger Caillois décrit deux espèces de papillons. L’une est toxique pour les oiseaux et l’autre pas. Mais celle qui ne l’est pas n’a pas besoin de l’être, parce que ses ailes sont identiques et que les oiseaux la prennent pour l’espèce toxique et l’évitent. Mais comment expliquer ce mimétisme, dans la mesure où ces deux papillons ne vivent pas dans le même hémisphère ? Ce sont les oiseaux qui migrent d’un hémisphère à l’autre... les deux papillons ne se sont jamais vus.’

(3) Dick écrit ‘voyage of Discovery’, qui est l’expression consacrée pour les Colomb et autres de Gama. Le contexte nous a convaincu de `traduire’ *‘voyage’* par ‘trip’.

(4) Cet écrit cabalistique ‘contient un précis très dense de cosmogonie et de cosmologie... De cette cosmogonie et cosmologie fondée sur la mystique du langage, qui trahit encore si nettement le rapport avec les idées astrologiques, des chemins directs mènent de toute évidence à la conception magique de la force créatrice et miraculeuse des lettres et des mots.’ (G. Scholem, *Les Origines de la Kabbale*, tr. fr. J. Loewenson, Aubier, Paris, 1966, p. 40). On comprend pourquoi Dick s’y est intéressé, même s’il le croit plus ancien. En effet, bien que difficilement datable, on peut toutefois supposer qu’il a été écrit entre le IIIe et le VIe siècle de notre ère. Nous devrions, un jour, en donner une édition et traduction commentée. La phrase citée est dans le chapitre 6,2 ou 6,5 selon les recensions brèves ou longues de l’édition de Mantoue (Le livre — difficilement trouvable — de S. Karppe, *Étude sur les origines et la nature du Zohar*, Alcan, Paris, 1901, en donne une traduction intégrale, mais approximative, aux pp. 139-158.) Les italiques sont, bien entendu, de Dick, qui insiste sur l’idée de ‘purification’ pourtant absente du texte original. Le terme hébreu *mivh5an* renvoie plutôt à une ‘mise à l’épreuve’ du bien par le mal et inversement.

(5) Autre traduction possible d’I Corinthiens 13 :12, déjà cité *supra*.

(6) Dick fait allusion à la démission de Nixon, suite au scandale du Watergate. Il dira ailleurs que Dieu en avait marre de Nixon et l'a poussé à la démission en lui envoyant le Watergate. Voir note 36, p.239.

(7) Jérôme-David Gaub (1705-1780) médecin né à Heidelberg et ayant exercé à Amsterdam. C'est sans doute de l'un des deux forts volumes in 8 ° des *Institutiones pathologicae*, publiés à Leyde en 1763, que Dick tire sa citation.

(8) Fredric — et non Frederick — Jameson est l'un des critiques néo-marxistes de la Postmodernité les plus connus aux États-Unis, fortement inspiré par l'œuvre de Dick.

(9) Sur la nöosphère du père jésuite Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) on peut consulter son livre *L'énergie humaine* (Seuil, Paris, 1976) et le site www.trip.com.br/teilhard/noogenese-fr.html.

(10) Xénophane B 34 DK. C'est Dick qui souligne le terme `*appearances'* qui est plus souvent traduit par `opinions' (*epi pasi)*.

(11) Profitant du fait que ce livre de Philip K. Dick appartient désormais à un catalogue où figure l'une des plus `bouleversantes' éditions et traductions des fragments d'Héraclite, nous ne nous privons pas du plaisir de la citer ici (*cf*. Giorgio Colli, *La Sagesse grecque*, vol. III, Héraclite, tr.fr. Patricia Farazzi, l'éclat, 1991) ; la référence marquée DK renvoie à la nomenclature établie par Diels (1903) et complétée par Kranz (1934) des fragments du même Héraclite, reprise par la plupart des éditeurs avant (et après) Colli. Dick citant Hussey, voici toutefois la traduction plus traditionnelle qu'il propose du fragment 14[A 92] : *Physis krypthestai philei :* “ The nature of things is in habit of concealing itself ” : soit : “ La nature des choses a l'habitude de se cacher elle-même ” : ce qui malheureusement laisse de côté le *philei* : ‘aimer', qui devient une ‘habitude' (ce qui est — et n'est pas — très dickien !) — et transforme la *physis* : ‘ce qui surgit' (d'où la ‘naissance' de Colli) en ‘nature des *choses',* qui est communément accepté, mais bien trop statique à nos yeux.